

CHIFFONNIERS

Le recyclage à Paris au XIX^e siècle



Figure 1 : Eugène Atget (1857-1927), *Chiffonniers, Porte d'Asnières, cité Valmy, Paris 17^e*, 1913, photographie (tirage sur papier albuminé). Paris, musée Carnavalet.

Analyse de la photographie d'Atget

→ De qui est la photographie ?

Eugène Atget (1857-1927) débute la photographie en 1888. Il photographie d'abord des paysages et des végétaux. Puis, vers 1897-1898, à l'époque où est créée la Commission du Vieux Paris, il entreprend de photographier systématiquement les quartiers anciens de Paris appelés à disparaître, ainsi que les petits métiers condamnés par l'essor des grands magasins, en s'inscrivant dans la tradition iconographique des « cris de Paris ». Il vend ses photographies à différentes institutions publiques comme le musée Carnavalet, la Bibliothèque historique de la ville de Paris et la Commission municipale du vieux Paris (les deux premières n'en formant qu'une à l'origine).

→ Comment sont présentés les chiffonniers ? Que font-ils ?

L'homme le plus visible, à moitié caché, porte une casquette et a une cigarette à la bouche, deux « attributs » des hommes des classes populaires. Ils sont vraisemblablement occupés à trier les chiffons et les papiers récoltés plus tôt dans les poubelles du centre de Paris. Le photographe porte un regard naturaliste sur les chiffonniers : la photographie s'inscrit dans un travail de « reportage » destiné à informer les élites sur le mode de vie et la manière de travailler des gens du peuple.

→ Expliquez la présence de clapiers à lapins et de papiers sur le sol. En quoi voit-on que le mode de vie du chiffonnier est précaire ?

Les papiers et les débris jonchent le sol. Les murs délabrés et le toit écroulé mettent en avant la misère dans laquelle vivent les chiffonniers. Dans ce paysage, la vie est discrètement incarnée par les lapins, le chien allongé par terre à côté des clapiers et bien sûr le chiffonnier. La viande de lapin est un met populaire de choix, réservé pour les repas de fête. D'autre part, le commerce des peaux permet de dégager un revenu supplémentaire.

→ Pourquoi le chien est-il flou ? (Il a bougé pendant le temps de prise, qui était plus long à l'époque qu'aujourd'hui.) Faites des recherches sur l'histoire des techniques photographiques.

→ Faites une recherche sur www.google.fr/images en tapant « bidonville » et comparez les images de bidonvilles actuels avec la photographie d'Atget (présence de débris par terre, toit en tôle et matériaux de récupération. Comparez le fonctionnement du chiffonnage parisien avec celui de villes actuellement en mutation (Manille, Le Caire, Delhi etc.).

I – Les boues de Paris

L'élimination des ordures ménagères a toujours posé problème dans une grande ville comme Paris. Aujourd'hui, avec le tri des déchets et la récupération d'une partie des ordures ménagères, corrélatifs à une récente prise de conscience environnementale, il est intéressant de savoir que le recyclage était l'une des composantes de l'économie avant le XX^e siècle, siècle de l'« invention du déchet ».

À cette époque, Paris est une ville en pleine mutation. Le recyclage des déchets permet leur réintroduction dans les circuits de production. Le chiffonnage, dont l'existence est nécessaire au fonctionnement industriel de la capitale, représente une part non négligeable de l'économie. La récupération des vieux chiffons participe de cette économie « informelle » qui représente à Paris en 1889 un chiffre d'affaires de 116 millions de francs¹. Les chiffonniers recyclaient encore au tout début du XX^e siècle 13 % du tonnage des ordures de la capitale². Avec l'industrialisation à partir des années 1790, le chiffonnage connaît un fort essor, car toutes les matières présentes dans les déchets urbains, parmi lesquelles le chiffon et l'os, peuvent être utilisées à des fins industrielles.

À la fois indispensable et marginalisé, le chiffonnier fait l'objet d'une certaine fascination de la part des élites au XIX^e siècle. Grâce à cet acteur majeur du recyclage, les objets les plus divers étaient ainsi remis sur le marché, après différentes transformations : vieux papiers, bouchons, ficelles, métaux, bois mais aussi carcasses et peaux d'animaux. Les chiffons servaient essentiellement à fabriquer du papier, avant l'invention de la pâte à bois. La graisse animale était utilisée pour fabriquer des chandelles, du savon ou encore des pommades. Les os, après avoir été broyés, servaient notamment au raffinage du sucre.

II – Un métier hiérarchisé et polymorphe

Marginalisés par leur profession et leur mode de vie, détenteurs d'une culture qui leur est propre, les chiffonniers constituent une des classes les plus humbles de la société parisienne du XIX^e siècle. Relativement nombreux dans la capitale et ses alentours, ils sont difficiles à dénombrer. Selon diverses études réalisées à la fin du siècle, on estime qu'ils étaient entre 5 000 à 22 000 à vivre du chiffonnage³. Ces différences s'expliquent par la comptabilisation ou non des membres des familles des chiffonniers.

Durant la majeure partie du siècle, les ordures sont déposées sur la voie publique et ramassées au petit matin par les tombereaux des concessionnaires de la ville. Le travail du chiffonnier consistait donc à amasser les rebuts réutilisables avant le passage de ces derniers. Après les avoir transportés dans sa hotte ou sur sa charrette, il les triait à domicile, souvent en famille, et les revendait à des maîtres-chiffonniers.

¹ Chiffres d'Alfred Fierro.

² Chiffres d'Alain Faure.

³ Chiffres d'Alain Faure.



Figure 2 : Médaille du chiffonnier A. Lambinet. Paris, Musée Carnavalet.

La médaille constitue un moyen d'identification. De nombreux marchands ambulants, ainsi que les prostituées, avaient également l'obligation d'en posséder une. Elle illustre bien la crainte des forces de l'ordre et des bourgeois envers le « peuple » dans son ensemble.

terminée, il se rend chez le maître chiffonnier pour lui vendre sa marchandise. Celui-ci est un véritable entrepreneur, disposant d'un vaste hangar. On nomme « placier » le chiffonnier qui possède le monopole des fouilles sur un territoire, en accord avec les concierges des immeubles, « coureur » celui contraint d'effectuer des distances de plus en plus longues pour un gain réduit, et « chineur » celui qui achète et revend. Les maîtres-chiffonniers tirent leur épingle du jeu : en achetant notamment les terrains sur lesquels les chiffonniers s'établissent, ils les contraignent à une relation qui se rapproche de plus en plus du salariat.

La police s'est toujours méfiée de cette profession marginale et plusieurs ordonnances anciennes (1698, 1701) réglementent leur circulation la nuit, car ils font peur aux bourgeois et aux propriétaires et locataires des immeubles parisiens. L'ordonnance du 1^{er} septembre 1828 prescrit aux chiffonniers de se munir d'une médaille portant leur nom et signalement, afin de les distinguer des rôdeurs de nuit (Cf. **Figure 2**). En 1832, en pleine épidémie de choléra, ils provoquent une sanglante émeute lorsque, par crainte de la contamination, il leur est momentanément interdit d'exercer leur métier.

Le chiffonnier ou « biffin » appartient au paysage parisien. Dans les représentations traditionnelles, il semble travailler seul : à la tombée de la nuit et au petit matin, la hotte sur le dos, la lanterne dans une main, le crochet dans l'autre, il parcourt les rues à la recherche des déchets. Le métier renvoie pourtant à des réalités bien différentes. Sa récolte terminée, le « coureur » revient chez lui et fait le tri, le « tricage » de sa hotte (Cf. **Figure 1**) ou vend le contenu à un « trieur » qui s'occupe de cette tâche. Cette opération

III – Les communautés chiffonniers

Aux yeux de la plupart des Parisiens, les chiffonniers constituent une société à part. Leurs horaires particuliers contribuent à cette marginalisation. Le ramassage, qui peut mobiliser toute la famille, commence avant le lever du jour. La fin de la matinée est consacrée au triage des objets collectés, l'après-midi à la vente chez le maître-chiffonnier, et une ou deux autres tournées peuvent être effectuées le soir, selon le nombre de personnes disponibles pour les effectuer.

Le chiffonnage est en majorité pratiqué par des Parisiens de souche qui travaillent en famille. Ces derniers possèdent des connaissances, des relations et un savoir-faire qui peut dans certains cas leur permettre de tirer du chiffonnage les mêmes revenus qu'une famille ouvrière : ils connaissent le prix des différents produits qu'ils amassent et les meilleurs circuits de récolte. Loin de travailler seuls, les chiffonniers associent les femmes, qui représentent un tiers de la profession, ainsi que les enfants, dans cette économie familiale complexe. Une « place » de chiffonnier vaut entre cinquante et quatre-vingt francs et est transmise aux descendants. Les solidarités familiales sont donc prépondérantes dans cette activité. D'autre part, il existe un chiffonnage occasionnel, qui n'est pas aussi structuré, pratiqué de façon plus ponctuelle par des personnes qui connaissent le chômage ou des périodes creuses. Le chiffonnage leur sert de revenu d'appoint et ils en vivent d'autant plus difficilement qu'ils sont généralement mal vus des familles de chiffonniers, dont ils ne possèdent pas les réseaux.

Ayant besoin de place pour trier leur récolte, les chiffonniers sont progressivement relégués à la périphérie de la capitale, dans le 13^e arrondissement ou à Clichy, près des maîtres-chiffonniers auxquels ils revendent le produit de leurs tournées. Ils s'installent dans des constructions de fortune au pied des fortifications, peuplant la « zone ». Ils vivent bien souvent entre eux et habitent dans des demeures de fortune qu'ils ont construites eux-mêmes et dans lesquelles s'effectuent le stockage et le triage des débris collectés (Cf. **Figure 1**). S'ils se mêlent peu au reste de la population, les chiffonniers accueillent parfois ceux qui sont rejetés par la société. À côté des enfants de la famille, on trouve souvent des « nègres », des gamins abandonnés ou encore des fugueurs qui travaillent et vivent avec eux.

Dans le dernier tiers du siècle, la condition des chiffonniers devient de plus en plus précaire avec l'épuisement des débouchés. En effet, l'évolution de la production agricole et industrielle fait chuter le cours de la plupart des matériaux : l'apparition de la pâte à papier provenant du bois rend inutile la réutilisation des chiffons. Un véritable bouleversement se produit en 1883, lorsque l'arrêté préfectoral d'Eugène Poubelle impose le stockage des débris dans des boîtes. Les chiffonniers obtiennent alors que celles-ci soient déposées dans la rue une heure avant le passage des tombereaux et, officiellement, ne peuvent plus chiffonner que durant cette période. Cependant, l'utilisation des boîtes souille la plupart des matériaux qu'ils collectent et en fait donc baisser le prix de revente. Décrit dès le milieu du XIX^e siècle, le chiffonnage n'est plus qu'en sursis au début du XX^e siècle, car les hygiénistes dénoncent son insalubrité. Mais on ne peut supprimer rapidement une industrie utile et assez lucrative, dont vivent tant de personnes. À partir des années 1920, la profession régresse et le chiffonnage est finalement interdit en 1946. La profession s'est paradoxalement éteinte alors que, le niveau de vie s'élevant, les poubelles recèlent davantage de richesses. Elle connaît néanmoins une recrudescence récente.

« Dans le chiffon »

La photographie d'Eugène Atget peut être mise en relation avec l'ouvrage de Paul Bory, *Les métamorphoses d'un chiffon* (1897). Afin de décrire les différentes étapes de la fabrication du papier, Paul Bory raconte le parcours du père Cordet, un chiffonnier du quartier Mouffetard à Paris, à proximité de l'ancien marché des Patriarches, qui déménage en périphérie, dans la plaine de Vaugirard, avec sa famille composée de vingt-deux personnes, afin d'exercer ses activités plus librement. Le narrateur de l'histoire est vraisemblablement un homme de lettres (écrivain ou journaliste), habitant un immeuble du centre de Paris. À l'occasion d'une rencontre avec le père Cordet, il va visiter ses « turnes » dans cette cité chiffonnière.

- **Les turnes du père Cordet**

- ❖ **Extérieur**

« Je découvris aisément les « turnes » du père Cordet, auxquelles on accédait par un sentier pavé de débris de toutes sortes : vieux tessons, culs de bouteille, vaisselle cassée, casseroles aplaties, au milieu desquels les roues des voitures chargées de glaise avaient creusé de profondes ornières. Une demi-douzaine de cahutes, construites en matériaux hétéroclites reliés avec de la terre et du plâtre, s'alignaient régulièrement de chaque côté d'une sorte de cour encombrée d'amas de choses indéfinissables. Les murs, mi-partie en planches et boiseries de rebut, mi-partie en torchis, supportaient une toiture à un seul versant qui se composait de vieilles tôles dépliées, de bidons de pétrole aplatés, de toiles cirées hors d'usage. » (p. 9).

« Pour ne pas payer de loyer, on bâtit une « turne ». [...] Il y en a maintenant six, dont deux sont des magasins pour les marchandises. [...] Quand ce sera nécessaire, on en construira d'autres, puisqu'il y a de la place. » (p. 14).

→ **Qu'est-ce que une « turne » ?** Un logement qui sert également de dépôt de marchandises. Il s'agit d'un habitat spontané, réalisé avec des matériaux de récupération. Mettez-les en relation avec les bidonvilles actuels.

→ **Comparer le passage cité et la Figure 1.**

- ❖ **Intérieur**

« A ma très vive satisfaction, chacune des pièces, bien pauvres, bien misérables pourtant, où je pénétrais, était mise sous l'égide de Dieu. A chaque lit, une image pieuse, un crucifix ou un chapelet. Et, dans chacun de ces intérieurs où régnaient en maîtres les effluves odorants du métier, on respirait cependant une atmosphère morale singulièrement réconfortante. Les parents avaient une attitude honnête ; les enfants montraient une obéissance exemplaire [...]. » (pp. 14-15).

→ **Quel regard le narrateur porte-t-il sur la moralité de la famille du père Cordet ?** Concernant la religion : voir l'éditeur (C. Paillart, imprimeur-éditeur des Brochures illustrées de Propagande Catholique). Concernant l'obéissance : le narrateur se félicite de l'obéissance des enfants, dont l'éducation laisse penser qu'ils ne bousculeront pas l'ordre social une fois adultes.

Ce sont en fait les élites qui sont le plus sensibles à la condition des chiffonniers, séduites par les solidarités familiales très fortes qu'ils mettent en place et dont elles déplorent la disparition supposée dans le monde ouvrier. De plus, précisément parce qu'ils tiennent à leur indépendance, les chiffonniers sont peu politisés et syndiqués, et ne mettent pas en péril l'ordre social aux yeux des élites. À l'image du rôdeur de nuit a succédé celle du travailleur laborieux et honnête. Par contre, chiffonniers et ouvriers éprouvent un mépris réciproque : les premiers, auxquels la fréquentation des grandes maisons rapporte évidemment davantage que celle des quartiers populaires, reprochent aux seconds d'être soumis à la direction de leurs patrons et de renoncer à leur liberté, tandis que ces derniers considèrent le chiffonnage comme un métier dégradant et marginal.



Figure 3 : Eugène Atget (1857-1927), *Chiffonniers, Porte d'Asnières, cité Valmy, Paris*, 1913, photographie (tirage su papier albuminé). Paris, musée Carnavalet.

Une entreprise familiale

« Ici, de vieilles tôles, de la ferraille variée ; là, des caisses remplies de verre cassé, des sacs aux parfums pénétrants qu'on m'apprit être pleins des os ramassés dans la rue et qui, après calcination, servent à rendre si blanc le bon sucre dont nous nous régaloons. Puis, ce furent des ballots de forme cubique composés de papiers de tout genre. En même temps j'entendais à l'intérieur l'effort de gens occupés à un travail pénible. C'était une partie de la famille qui mettait en presse les résidus de papier ramassés depuis quelques temps. » (pp. 15-16).

« Je vis alors sur chaque voiture s'amonceler des ballots divers de vieux papiers, les uns multicolores, les autres blancs, ou bien des sacs énormes remplis d'os. Quand tout fut prêt, deux hommes par voiture passèrent les bras dans les bricoles, les femmes poussèrent par derrière pour aider au démarrage et cette étrange caravane s'éloigna cahin-caha, dévallant [sic] à travers les tessons qui formaient le pavage de la voie, puis disparut entre les haies de verdure poussiéreuse qui constituent la campagne de ces abords de Paris. » (p. 18).

Pistes pédagogiques

→ Étudiez la monographie de Frédéric Le Play consacrée au chiffonnier de Paris.

→ En quoi la Figure 3 illustre-t-elle bien les extraits cités plus hauts ?

Bibliographie et liens

- **Sur le recyclage des déchets urbains :**

Barles, Sabine, *L'invention des déchets urbains. France : 1790-1970* ; Seyssel, Editions Champ Vallon, 2005, 297 p.

Les Glaneurs et la glaneuse, film documentaire d'Agnès Varda (2000).

- **Sur les chiffonniers :**

Bory, Paul, *Les métamorphoses d'un chiffon* ; Abbeville, C. Paillart, imprimeur-éditeur des Brochures illustrées de Propagande Catholique, 1897, 320 p. [Ouvrage retraçant les différentes étapes de fabrication du papier, mais qui aborde la vie quotidienne et le travail des chiffonniers].

Faure, Alain, « Classe malpropre, classe dangereuse ? Quelques remarques à propos de chiffonniers parisiens au XIX^e siècle et de leurs cités », *Recherches*, N° 29, décembre 1977, pp. 79-102. Article disponible en ligne sur www.u-paris10.fr.

Fierro, Alfred, *Histoire et dictionnaire de Paris* ; Paris, Robert Laffont, 1996, p. 771.

Le Play, Frédéric, « Le chiffonnier », *Les Ouvriers des deux mondes*, Société internationale de science sociale ; Paris, 1858. Monographie disponible en ligne sur : www.science-sociale.org (voir la rubrique « bibliothèque numérique »).

- **Sur Eugène Atget :**

Dossier de la Bibliothèque nationale de France réalisé à l'occasion d'une rétrospective sur Atget en 2007, « Atget, regards sur la ville » : www.classes.bnf.fr/atget/index.htm.